

Apocalypse : un lifting de vieilles idées

La charge de travail qu'a exigée la réalisation d'Apocalypse impressionne. Mais derrière l'effort technique et esthétique se cache un discours idéologique. Le documentaire-choc de la rentrée véhiculerait-il des thèses révisionnistes, notamment sur l'holocauste ?

Vincent
Artuso

Apocalypse : La 2^e Guerre mondiale est incontestablement l'événement de la rentrée chez France Télévisions. Cette série documentaire, en six épisodes de 52 minutes, s'est donné pour ambition de « raconter la véritable histoire de la Seconde Guerre mondiale, pour que les générations se souviennent de l'Apocalypse ». Pour cela ses auteurs, Daniel Costelle et Isabelle Clarke, se sont appuyés sur près de deux ans de recherches, qui leur ont permis de collecter 650 heures d'archives filmées, dont la moitié sont inédites. Mais surtout, les images ont été colorisées, le son d'époque remasterisé et la narration confiée à Mathieu Kassovitz. Clarke et Costelle confient avoir volontairement choisi de « faire d'*Apocalypse* une œuvre cinématographique », pour « aborder l'Histoire d'une façon nouvelle » et ainsi « transmettre aux jeunes générations la mémoire de cette folie meurtrière généralisée ».

Impressionnés par le dispositif, les médias ont, dans l'ensemble, encensé le projet. Sans plus d'explications, le fonds historique a tout naturellement été crédité de la rigueur et de la nouveauté reconnues à la forme. Pourtant, à y regarder de plus près, le traitement de l'histoire dans *Apocalypse* n'a non seulement rien de nouveau, mais il véhicule même un discours franchement réactionnaire. Douce France des années 1930 regrettée, Vichy présenté de manière indulgente, sa responsabilité dans la déportation des Juifs de France éclipsée, partis de gauche accusés d'avoir permis l'arrivée au pouvoir des nazis, chambres à gaz et bombardements des villes allemandes juxtaposés : telle est la manière d'« aborder l'Histoire d'une façon nouvelle » dans *Apocalypse*.

Ça sent si bon la France

Prenons d'abord la méthode. Elle est purement événementielle et s'abstient de toute analyse économique ou sociale. Mince concession à l'histoire des mentalités, la vie quotidienne est parfois abordée, mais sans troubler un récit rythmé par les grandes figures historiques et les faits militaires. Ce qui fait que de l'espace est accordé à des détails, tant qu'ils ont un rapport quelconque avec les combats. Dans l'épisode 2, 21 secondes (ce qui est long en télé) sont ainsi consacrées à la découverte de la réserve de caleçons de l'armée française par la Wehrmacht. La situation sociale et politique de l'Allemagne de l'entre-deux-guerres, puis la mise en place du régime nazi sont en revanche survolées en à peine 12 minutes. La même chose vaut pour la description de la France d'avant-guerre. Oubliés la crise économique, les tensions politiques et sociales, les ligues fascistes ou encore le Front populaire. Après tout, « la France est encore un pays très agricole » et c'est, finalement, un paquebot de luxe qui, selon Clarke et Costelle, semble le mieux la décrire : « Normandie, symbole d'une époque qui va disparaître. Ce magnifique Transatlantique représentait l'apogée d'un style, d'une douceur de vivre, du progrès et de la paix. »

En conséquence, la défaite n'est considérée qu'à travers un argumentaire d'ordre militaire qui, neutre en apparence, est en réalité fort orienté. A

Vincent Artuso est doctorant en Histoire à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, en cotutelle avec l'Université du Luxembourg sur la collaboration au Grand-Duché de Luxembourg, 1940-1944.

[...] le traitement de l'histoire dans *Apocalypse* n'a non seulement rien de nouveau, mais il véhicule même un discours franchement réactionnaire.

propos du nombre de chars dont son armée dispose, l'on apprend que « la France en produit bien trois cents par mois (*Note de l'auteur : en mai 1940, les Alliés disposent d'autant de chars que la Wehrmacht sur le front ouest.*), mais les disperse dans tous les secteurs, en appui de l'infanterie ». Après un blanc de près de 10 secondes, le texte reprend : « L'aviation française souffre aussi d'un grand retard. La France a commandé aux Etats-Unis 4 000 avions. » Comment peut-on n'avoir aucun retard dans la production de chars et en avoir aussi dans la production d'avions ? Pour comprendre ce curieux paradoxe, il faut revenir aux débats qui, pour schématiser, ont longtemps opposé la gauche à une certaine droite. Selon la gauche, la défaite était due au conservatisme de l'État-major qui n'avait pas compris que l'heure était à la création de puissantes unités de chars, non à leur dispersion. Pour la droite non-gaulliste, c'était le Front populaire qui, en payant des congés aux ouvriers au lieu de réarmer le pays, portait la responsabilité du désastre.



© Archives Normandie 1939-1945

L'effort de Clarke et Costelle tend à mettre en avant cette dernière interprétation sans attaquer de front la première. Autre exemple : Les erreurs du général Gamelin, commandant en chef des troupes alliées au début de la guerre, sont exposées par la voix *off* dans une langue neutre, en évitant tout jugement. Quand il s'agit par contre de mettre en évidence le manque d'équipement, la parole est donnée à un soldat de 2^e classe qui déclare : « Il fallait vraiment qu'on manque de matériel de guerre... On avait un fusil pour deux, par camion. On avait une boîte de dix cartouches qu'on n'avait pas le droit d'ouvrir. Quelle misère ! Parce que si on avait eu de quoi se battre, on se serait battu. On n'est pas du genre à aimer les Boches ! » C'est également grâce à cette approche en apparence neutre, car événementielle, que Vichy peut être présenté sous un jour un peu moins négatif.

Une présentation indulgente de Vichy

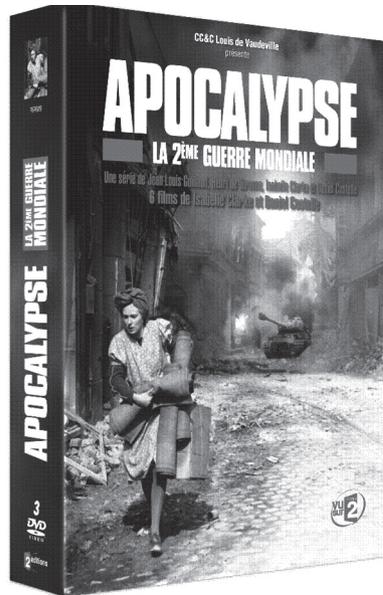
Malgré son impréparation et une gestion politique lamentable (voix *off* : « Personne n'a envie de la faire cette guerre, pas même le Gouvernement, qui a bien été obligé de gesticuler, mais sans convictions. »), l'armée française s'est tout de même battue durant la « Drôle de guerre ». Clarke et Costelle en veulent pour preuve « les incursions de commandos de choc, les corps-francs, dont le héros, Joseph Darnand, est nommé premier soldat de France. Il deviendra l'un des plus féroces collaborateurs des Allemands et finira fusillé. L'armée française, malgré ses héros et sa supériorité numérique, ne bougera plus ». Sous-entendu : Joseph Darnand, le fondateur de la Milice, fut un héros qu'un funeste destin détourna du droit chemin, pour des raisons qui ne sont pas indiquées. Evidemment, en évitant de parler du développement

dans l'avant-guerre d'une extrême-droite révolutionnaire, au sein de laquelle Darnand était particulièrement actif, il est possible d'interpréter son engagement ultérieur sur l'air mélancolique du « soldat perdu ».

Autre point. Malgré la défaite, la flotte française est quasiment intacte. « Hitler a demandé seulement qu'elle soit désarmée dans ses ports d'attaches, car il a eu peur qu'elle se joigne à l'Angleterre. Churchill a la crainte inverse : que les Allemands ne s'en emparent. Il donne l'ordre à la *Royal Navy* de la neutraliser. » Une forte escadre britannique se dirige alors vers Mers-el-Kébir, l'une des principales bases navales françaises. « Churchill ne veut prendre aucun risque, il fait envoyer ce signal : rejoignez-nous ou sabordez-vous ou partez pour les Antilles. Vichy n'est informé que des deux premiers points et refuse. » Le message implicite de ce passage est que, s'il en avait eu connaissance, Pétain aurait éventuellement choisi cette option, ce qui lui aurait permis de reprendre un jour la lutte aux côtés du général De Gaulle. Cette douloureuse zone d'ombre qu'est aujourd'hui Vichy ne serait donc que le résultat d'une transmission défectueuse.

Ce soupçon d'apologie – non de connivence – se confirme dans la suite de la série, moins par ce qui est dit que par ce qui ne l'est pas. Dans l'épisode 3, la politique de collaboration avec l'Allemagne est condamnée. Le statut des Juifs du 3 octobre 1940, qui évince les Français israéliques de la vie publique, y est aussi évoqué. Il n'en va pas de même de la progression criminelle de cette politique antisémite de Vichy, sa responsabilité dans les rafles, les milliers d'hommes, de femmes et

Clarke et Costelle racontent l'histoire de la Seconde Guerre mondiale de manière partielle car partielle.



Le coffret DVD de la série documentaire

d'enfants juifs livrés à l'Allemagne nazie. Pire encore, bien que l'épisode 4 évoque la venue d'Heydrich à Paris en 1942, il y est juste dit que cette visite avait un rapport avec la « solution finale » et non que le bras droit d'Hitler venait négocier directement avec les autorités françaises les modalités de déportation des Juifs de France. Pourquoi frôler cette information sans la donner ?

La gauche responsable de la guerre

Clarke et Costelle racontent l'histoire de la Seconde Guerre mondiale de manière partielle car partielle. Leur vision du monde est d'ailleurs moins frappante lorsqu'on se contente d'isoler les acteurs de l'histoire qui sont décrits avec indulgence. Il faut les mettre en rapport avec ceux qui n'ont pas droit au même traitement pour en saisir la cohérence.

Revenons au début de l'épisode 1. L'Allemagne y est certes présentée comme un pays endeuillé par la Première Guerre mondiale et frappé par la crise des années 1930, mais aussi comme la patrie de Marlene Dietrich et de Thomas Mann. Berlin, y apprend-on, est « l'une des capitales de la culture européenne, l'une des villes les plus libres au monde ». Rien donc ne laisse pressentir l'arrivée au pouvoir des nazis qui, à en croire la narration, va frapper l'Allemagne comme une sorte de catastrophe naturelle : « Tout bascule en 1933. Hitler et ses milices armées comme les SA [...] font main basse sur l'Allemagne par l'intimidation, par la démagogie, par l'exploitation de l'amertume des anciens combattants allemands. »

La seule explication d'ordre politique à cette apparition intempestive serait la suivante : « Les nazis profitent de la désunion des partis de gauche

que même Hitler semble vouloir séduire en levant le poing. Les communistes allemands sont aux ordres de Moscou pour qui les socialistes sont les vrais adversaires. Pas d'alliance avec eux. » Cela n'est pas faux. Il est par contre étonnant de l'affirmer en occultant complètement la coalition avec les conservateurs, qui a permis aux nazis d'arriver légalement au pouvoir. Rien non plus sur le vieux maréchal Hindenburg qui, en tant que président, contribua à légitimer le chancelier Hitler.

Les communistes ne sont, par ailleurs, pas seulement responsables de l'arrivée au pouvoir d'Hitler, mais également du déclenchement de la guerre. Un peu plus loin, il est dit : « Pour dissuader Hitler, l'URSS est le dernier recours. Elle est liée à la France par un traité d'assistance mutuelle. [...] Malgré leur crainte du communisme, les Occidentaux comptent sur l'URSS. Mais Hitler va les prendre de vitesse. » Un accord est signé en août 1939. « Pour le monde entier, le pacte germano-soviétique, c'est le signal de la guerre. »

Question : Comment les Occidentaux peuvent-ils se laisser « prendre de vitesse » alors que la France est déjà liée à l'URSS par un traité d'assistance mutuelle ? Ce paradoxe s'explique peut-être par le fait que la signature de ce traité en 1935 ne fut jamais suivie de gestes concrets, la crainte du communisme l'emportant finalement au sein de la classe politique française. Et puis la France était aussi liée à la Tchécoslovaquie par un tel traité d'assistance militaire, ce qui ne l'a pas empêchée de consentir au dépeçage de ce pays en faveur d'Hitler. Or, en évoquant les Accords de Munich un peu plus tôt, Clarke et Costelle n'ont pas mentionné ce fait. Evidemment, cela aurait expliqué les doutes de l'URSS quant à la volonté de la France de rester ferme face à l'Allemagne et, par là même, gêné leur argumentation.

Un parallèle entre les bombardiers alliés et les chambres à gaz ?

Mais laissons là ces débats et venons-en enfin au fait : Clarke et Costelle reprennent des thèses qui font fortement songer à celles défendues par les historiens révisionnistes au cours de la « querelle des historiens » dans les années 1980. En substance, ceux-ci mettaient en doute l'existence d'une « voie singulière » de l'histoire allemande, menant inévitablement au nazisme ; interprétaient les crimes nazis comme une réaction aux crimes communistes ; établissaient un parallèle entre l'holocauste et les revers subis par le Troisième Reich.

Nous avons déjà vu que, dans *Apocalypse*, l'arrivée au pouvoir des nazis est présentée comme une rupture historique. En ce qui concerne le second point, voyons la façon dont est décrite la « shoah par balles », à partir de l'épisode 3. On commence par nous montrer des images de liesse

[...] dans *Apocalypse*, l'arrivée au pouvoir des nazis est présentée comme une rupture historique.

qui auraient été tournées dans des villes baltes à l'arrivée des troupes allemandes : « La terreur a été telle que tout vaut mieux que le NKVD, la terrible police politique soviétique, qui s'est retirée en assassinant les Baltes anticommunistes dans les prisons. Les antisémites locaux accusent les Juifs d'être complices de communistes. Ils les rassemblent, leur font porter les corps. Les Baltes se livrent ensuite à des pogroms, des violences contre les Juifs, que les Allemands favorisent avec comme consigne : ne pas laisser de traces. »

Non seulement les massacres de Juifs sont explicités par l'évocation d'un lien de causalité avec les exactions du NKVD, mais l'initiative en est, de plus, imputée aux populations locales, les Allemands se contentant de les « favoriser ». Cette même structure narrative est reprise pour décrire les massacres en Ukraine. Ce n'est qu'ensuite qu'entrent en scène les *Einsatzgruppen*, les « commandos d'exécution », mis en place, nous dit-on, par Himmler et Heydrich – donc les SS. La complicité de la Wehrmacht, pourtant connue aujourd'hui, est tue.

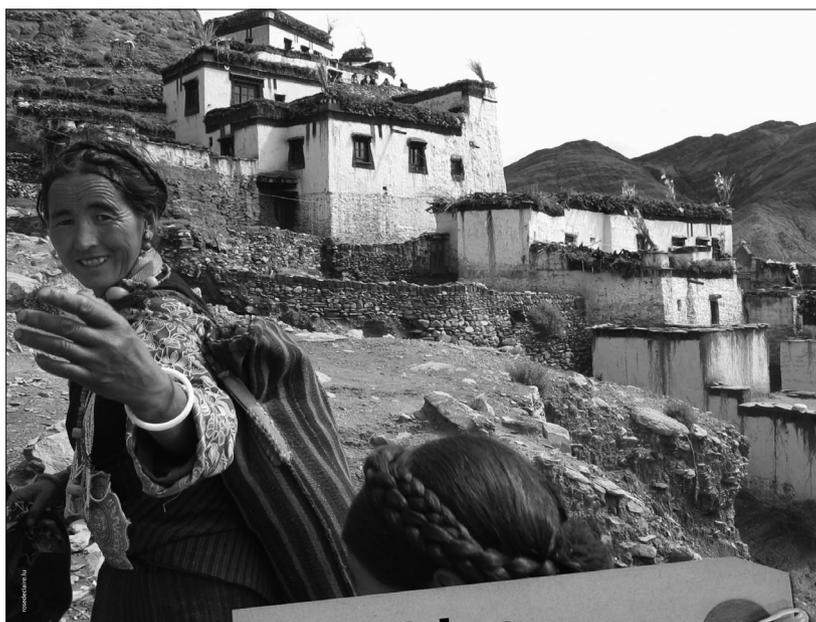
Troisième point. L'interprétation de la « solution finale » par Clarke et Costelle n'est pas « intentionnaliste » mais « fonctionnaliste », c'est-à-dire qu'ils estiment qu'Hitler n'avait pas d'emblée prévu le génocide, mais que cette solution s'imposa à lui au gré des événements. En soi, cela n'a rien de révisionniste, d'autres historiens le pensent. Ce qui l'est par contre, c'est de voir dans l'holocauste une action de représailles des Allemands. Cette thèse n'est pas exprimée explicitement dans *Apocalypse*, mais elle est induite par la construction narrative. Au bout d'un quart d'heure, l'épisode 4 évoque les bombardements massifs des villes allemandes par les Alliés. Des raids qui feront des centaines de milliers de victimes civiles. Sur des images de villes dévastées et de civils allemands sous le choc, le texte dit : « Quant aux Allemands, ils commencent à mesurer les conséquences de la politique hitlérienne. Le régime hitlérien qui s'enfoncé dans la démesure meurtrière. Hitler, Goering, Himmler, son adjoint Heydrich mettent en place ce qu'ils appellent la "solution finale", l'extermination des Juifs d'Europe, organisée à la conférence de Wannsee, près de Berlin, en janvier 1942. »

L'intention est-elle de suggérer un lien de cause à effet entre ces deux sujets, abordés l'un à la suite de l'autre, ou est-ce simplement une construction hasardeuse ? D'un strict point de vue chronologique, parler d'abord des bombardements massifs, puis de la « solution finale » est, en tous cas, incorrect. La première ville allemande à subir un tel sort fut Lübeck, dans la nuit du 28 mars 1942. La conférence de Wannsee avait eu lieu deux mois plus tôt, le 20 janvier 1942.

L'impressionnant dispositif déployé pour produire *Apocalypse* a à ce point réussi à faire diversion que

même les rares critiques négatives n'ont visé que sa forme ; était-il vraiment nécessaire de coloriser les images ? Pourquoi celles liées à l'holocauste n'ont-elles pas subi le même traitement ? Cette dernière question n'a d'ailleurs pas été poussée au bout de sa logique. Interrogé dans le *Parisien* du 8 septembre sur la raison pour laquelle les images en rapport avec l'holocauste avaient été laissées en noir et blanc, Daniel Costelle a répondu que c'était pour ne pas risquer d'offrir des arguments aux négationnistes, tentés de crier à la manipulation. Clarke et Costelle croient-ils donc si peu en leur propre affirmation de vouloir « raconter la véritable histoire de la Seconde Guerre mondiale » ? Si leur approche était réellement convaincante, ne pourrait-elle pas, au contraire, faire taire définitivement les assassins de la mémoire ? Il n'est pas à exclure que, conscients de leur tar-tufferie, ils aient préféré ne pas la pousser aussi loin. ♦

(14 septembre 2009)



65.000 km par la route

Samarqand, Lhassa, Bamako, La Paz, Cuzco, Katmandou



EXPOSITION PHOTOGRAPHIQUE DE
NICOLAS SCHMITT

Une invitation à s'émerveiller de la beauté de notre planète, à hauteur d'Homme.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
DE LUXEMBOURG

07.10.09 - 14.11.09